

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

[En premier lieu, le voyageur devrait prêter une attention toute particulière sur les divers ouvrages de la nature, afin de noter la différence de climat des contrées qu'il explore, et d'offrir d'utiles informations sur les diverses ressources qu'il observe. Les hommes et leurs coutumes tiennent indiscutablement la première place – ce qui contribue à notre existence est d'une importance tout aussi capitale, que cela émane du règne animal ou végétal ; de même il ne saurait négliger les divers objets qui rendent l'existence de l'humanité plus agréable et plus aisée.] Le lecteur décidera jusqu'à quel point l'auteur de ce livre a rempli ces obligations. Fils de John Bartram¹, botaniste du roi d'Angleterre, et membre de la Société Royale de Londres, il a reçu de ce savant assez de secours pour espérer que son ouvrage offrira, tant aux botanistes qu'aux zoologistes, quelques observations nouvelles et curieuses.

[Ce monde, telle une chambre glorieuse du palais sans limite du Créateur souverain, meublée d'une infinie variété de scènes animées, belles et plaisantes au-delà de toute expression, est ouvert à la jouissance de toutes ses créatures sans distinction.

Il n'est peut-être, jusqu'aux limites de ce que nous pouvons observer, d'ensemble qui affiche un plus glorieux assemblage

¹ Rappelons brièvement que le premier club scientifique est né à Oxford au Wadham College, en 1648. Dix ans plus tard, le Club d'Oxford est créé. C'est en 1660 que l'idée de Société Royale de collèges scientifiques prend forme à Londres et à Paris. Lieu d'échanges et de rencontres, ces sociétés favoriseront, les publiant et les commanditant, les expéditions dans le Nouveau Monde. C'est ainsi que le Docteur John Fotherhill (1712-1780), médecin anglais, Quaker, amateur éclairé en botanique et conchyliologie, élu membre de la Société Royale de Londres en 1763, sera le mécène de William Bartram et du naturaliste écossais Sydney Parkinson.

de la main du Tout-Puissant que le monde végétal. Que de variétés de scènes plaisantes, toujours mouvantes, émanant de causes diverses, au fil des saisons, et destinées chacune à un but, un usage, approprié.]

Il est difficile de dire quelle est, d'un pôle à l'autre, la portion de la terre qui produit la plus grande variété de végétaux. Les tropiques offrent sans contredit ceux qui flattent le plus nos sens, tels que le *Myrtus communis*, *Myrtus caryophyllata*, *Myrtus pimenta*, *Caryophyllus aromaticus*, *Laurus cinnamomum*, *Laurus camphora*, *Laurus persica*, *Nux moschata*, *Illicium*, *Camellia*, *Punica*, *Cactus melocactus*, *Cactus grandiflorus*, *Gloriosa superba*, *Theobroma*, *Adansonia digitata*, *Nyctanthes*, *Psidium*, *Musa paradisiaca*, *Musa sapientum*, *Garcinia mangostana*, *Cocos nucifera*, *Citrus*, *Citrus aurantium*, *Cucurbita citrullus*, *Hyacinthus*, *Amaryllis*, *Narcissus*, *Poinciana pulcherrima*, *Crinum*, *Cactus cochenillifer*.

Mais les zones tempérées, qui comprennent [de loin la plus grande partie de la terre, et jouissent d'un climat plus favorable à la croissance et la subsistance de la vie animale, ainsi qu'à la pratique des facultés humaines], nous présentent des végétaux plus variés, plus imposants et plus utiles à l'homme par l'usage qu'il en a su faire.

Par exemple le Froment, *Triticum cereale*, qui fournit [le pain], le plus sain et le plus agréable des aliments [pour tous les animaux de la terre] : là se trouvent aussi la Vigne, *Vitis vinifera* [dont le jus réjouit les cœurs des dieux et les hommes] ; le riz, *Oryza* ; le maïs, *Zea* ; le poirier, *Pyrus* ; le pommier, *Pyrus malus* ; *Prunus*, *Prunus cerasus*, *Ficus*, *Nectarin*, *Prunus apricus cydonia*. Viennent ensuite les majestueuses familles des arbres forestiers, comme le *Magnolia grandiflora* et le *Quercus sempervirens*, [buissons vénérés et solennels] ombrages des bords du Mississipi, de l'Alatamaha¹ et de la Floride ; le superbe *Cupressus disticha* de la Caroline et de la Floride, le beau Chêne d'eau, *Quercus hemispherica*, dont l'énorme tête, arrondie en forme de demi-globe, aperçue de loin dans les savanes de la Caroline, offre l'image d'un bosquet entier ; le gigantesque *Quercus tinctoria*, le *Platanus occidentalis*, les *Liquidambar styraciflua*, *Liriodendron*

¹ « Alatamaha » : Altamaha, l'une des principales rivières de Géorgie qui se jette dans l'Océan Atlantique à Darien. Voir la préface, p. i.

tulipifera, *Fagus castanea*, *Fagus silvatica*, *Juglans nigra*, *Juglans cinerea*, *Juglans pecan*, *Ulmus*, *Acer saccharinum*, Erable à sucre, de la Pennsylvanie et de la Virginie ; *Pinus phœnix*, *Pinus taeda*, *Magnolia acuminata*, *Nyssa aquatica*, *Populus heterophylla*, le *Gordonia lasianthus* à fleurs de la Caroline et de la Floride, *Pinus strobus*, *Pinus balsamica*, *Pinus abies*, *Pinus canadensis*, *Pinus larix*, *Fraxinus excelsior*, *Robinia pseudacacia*, *Guilandina dioica*, *Æsculus virginica*, *Magnolia acuminata*, de la Virginie, du Maryland, de la Pennsylvanie, du New Jersey, de New York, de la Nouvelle-Angleterre, de l'Ohio, et des régions de l'Ériès et des Illinois. Tels sont encore les arbrisseaux aromatiques, comme *Azalea coccinea*, *Azalea rosea*, *Rosa*, *Rhododendron*, *Kalmia*, *Syringa*, *Gardenia*, *Calycanthus*, *Daphne*, *Franklinia*, *Styrax* et d'autres non moins célèbres.

La nature a imprimé à tous ses ouvrages des qualités diverses ; mais il n'en est aucun dont les attributs ne montrent la toute puissance de leur auteur, et ne méritent à la fois notre admiration et notre reconnaissance. L'élégant palmier de Floride, le superbe *magnolia*, semblent empreints de magnificence et de dignité. Le Chêne vert, *Quercus sempervirens*, nous inspire par son épais ombrage une sorte de vénération. La grâce semble appartenir au *Carica papaya*, la fierté au lys, la gentillesse au *Kalmia latifolia* et à *Azalea coccinea* ; tandis que *Illicium floridanum*, le *Crinum floridanum*, le *Convallaria majalis* des Cherokees, et le *Calycanthus floridus*, nous embaument de leurs parfums, et nous charment par leur beauté. Moins flatteuses, d'autres plantes sont plus utiles : le froment, le riz, le maïs, la pomme de terre, le navet, l'orchys, etc. nous nourrissent ; le chanvre et le lin nous fournissent des vêtements ; et de nombreuses familles, telles que *Hyssopus*, *Thymus*, *Anthemis nobilis*, *Papaver somniferum*, *Quinquina*, *Rheum rhabarbarum*, *Pisum*, abondent en qualités médicinales. C'est ainsi qu'utiles ou brillantes, toutes sont également dignes de nos regards, toutes servent ou à nos besoins ou à nos plaisirs.

Quelques végétaux semblent distingués par des singularités, soit dans leurs parures, comme la tulipe, la fritillaire, le colchique, etc. ; d'autres nous surprennent par leurs formes, comme le *Nepenthes distillatoria*, *Ophrys insectoria*, *Cypripedium calceolus*, *Hydrangea quercifolia*, *Bartramia bracteata*, *Viburnum canadense*, *Bartsia*, etc.

Parmi les fleurs qui décorent nos prairies américaines, l'œil s'arrête de préférence sur la *Chironia*, *Ophrys*, le *Limodorum*, *Arethusa pulcherrima*, la *Sarracenia purpurea*, *Sarracenia galeata*, *Sarracenia lacunosa*, *Sarracenia flava*. Plus on considère celle-ci, plus on en admire la structure : sa fleur semble être un dais d'étoffe jaune, dont les pétales soyeux forment les rideaux ; ses feuilles roulées ont l'air de cornes d'abondance. Chacune contient environ une pinte d'une eau fraîche, limpide, pure comme la rosée du matin. La nature les a pourvues d'une espèce de frange ou de paupière qui, en fermant l'entrée, empêche qu'il n'y tombe, dans les fortes pluies, une trop grande quantité d'eau, dont le poids pourrait faire plier et renverser les feuilles de façon qu'elles ne se relèveraient jamais. Les nervures parallèles qui les soutiennent, sont si roides et si cassantes que la feuille se brise infailliblement quand on la courbe jusqu'à lui faire former un angle droit. Aussi pensé-je que les eaux qui se rassemblent dedans, proviennent des gouttes qui rejaillissent en tombant sur les autres parties de la plante, ou de celles qui, chassées par les vents, arrivent horizontalement, et sont poussées vers l'ouverture de la feuille au moment où le vent en soulève la paupière. Ces cils pendants dirigent vers l'entonnoir les vapeurs condensées ; ils servent aussi à interdire le retour aux insectes qui, tentés de sucer la liqueur sucrée qui transpire de la surface intérieure du tube, y périssent par milliers. Ces eaux cachées servent probablement à nourrir, à rafraîchir la plante ; elles sont destinées peut-être à l'abreuver dans les cas de sécheresse ou d'autres accidents ; car ces plantes habitent principalement les basses savanes, sujettes à être inondées par les pluies. Quoique je ne sois pas de l'avis que les végétaux ne prennent leur nourriture que par leurs parties supérieures, la tige, les branches et les feuilles, et que leurs parties inférieures, telles que les racines et les chevelus, ne sont utiles qu'à les maintenir dans leur position, je crois cependant qu'elles imboivent l'eau des pluies et des rosées par des pores infiniment petits qui se trouvent sur les deux surfaces des feuilles, des branches et des tiges, et qui probablement communiquent avec les petits vaisseaux ou conduits auxiliaires. Peut-être aussi les rosées et les pluies, en resserrant ces pores par leur fraîcheur, empêchent-elles une trop forte transpiration, et contribuent-elles ainsi à

rendre de la vigueur à celles qui, dans les temps chauds et secs, semblent souffrir du défaut d'eau. Mais les insectes que prennent les feuilles de ces plantes, et qui se corrompent dans ce liquide, servent-ils à la nutrition de la plante ? C'est ce qu'on ne peut déterminer. Toutes les *Sarracenia* sont preneuses de mouches ; telle est aussi la *Drosera rotundifolia*.

Ce qui est vraiment admirable, ce sont les propriétés de la *Dionaea muscipula*. Avançons près de ce ruisseau qui en est bordé : voyez s'ouvrir ces lobes vermeils ; leurs ressorts sont tendus, ils sont prêts à saisir l'insecte sans défiance ; voyez comme une des feuilles se replie sur une mouche, qui fait, pour s'échapper, de vains efforts. Une autre a pris un petit ver ; elle s'en saisit et ne le lâchera pas. Comment, en voyant ces jeux de la nature, n'être pas tenté de croire qu'elle a donné aux végétaux quelque sentiment, quelques facultés analogues à celles que nous admirons dans les animaux ? Ils ont, comme ceux-ci, l'action, la vie, le mouvement spontané. Nous trouvons dans cette plante tout ce qui indique l'intention et la volonté.

Quelle puissance ou quelle faculté dirige les vrilles de la Courge, de la Vigne, de la *Momordica*, et des autres plantes grimpantes vers les rameaux de l'arbre qui peut les soutenir ? On les voit constamment s'étendre, s'allonger, et, comme les doigts de l'homme, chercher à se saisir de tout ce qui est à leur portée, comme si elles avaient des yeux pour l'apercevoir. L'ont-elles atteint, elles se replient en spirale, et par cet artifice ajoutent à leur prise une force nouvelle. Ainsi disposées, elles s'allongent ou se resserrent au besoin, suivent le mouvement de la branche qui les soutient, et résistent par leur élasticité aux violents coups de vent qui pourraient les rompre. Est-ce un instinct aveugle qui les conduit, ou la main du Tout-puissant prend-elle, elle-même, la peine de les guider ?

Il y a peut-être plus d'analogie que nous ne croyons entre le principe de vie des animaux et celui des végétaux. En quoi, par exemple, diffèrent essentiellement les semences des légumineuses, celles des fruits à noyaux et les œufs des tribus ovipares, telles que les oiseaux, les serpents, les insectes, ou le frai des poissons ? Comparez les premiers instants de leur existence. Les graines des végétaux, comme les œufs des ovipares,

ne sont-elles pas fécondées par l'union des deux sexes? Les uns comme les autres ne se vivifient-ils pas à l'aide de la chaleur qui les fait éclore? L'embryon animal, comme la jeune plante, ne se développe-t-il pas peu à peu, et n'arrive-t-il pas à son point de maturité en passant par tous les degrés de l'accroissement. Les physiologistes conviennent que le travail de la génération, dans les animaux vivipares, est absolument le même, quoiqu'il se fasse d'une manière moins apparente. Les procédés que suit la nature dans la production des plantes et dans celle des animaux ovipares, sont plus distincts ; ils ont entre eux une analogie plus visible qu'avec ceux qu'elle emploie pour les animaux vivipares.

Quant à la faculté d'émettre des sons, et à celle de se mouvoir, qui semblent distinguer particulièrement les animaux des végétaux, ceux-ci ne manquent pas de quelques compensations. Immobiles à la place où la nature les a plantés, ils ont mille moyens pour étendre au loin leurs nombreuses familles. Certaines graines, par exemple, dont la pulpe sert de nourriture à divers animaux, le raisin, la noix, le smilax, les pois et mille autres, passent plusieurs jours dans l'estomac des pigeons et d'autres oiseaux de passage, sans en être endommagées. Elles sont ainsi transportées au bout du monde, traversent même les mers, et vont germer loin de la terre qui les vit naître. Quelques-unes, peut-être, ont besoin de cette préparation que leur donne la chaleur animale qui ramollit leur enveloppe, ou dissout le gluten qui les enduit. Un léger duvet, une membrane étendue en forme d'aile, donnent à d'autres la facilité d'être enlevées par les vents, et portées rapidement d'un climat à l'autre ; certaines sont pourvues de crochets, de pinces, s'attachent aux poils des animaux qui passent à côté d'elles, et voyagent avec eux. D'autres encore sont renfermées dans des péricarpes qui, lorsqu'elles sont mûres, s'ouvrent avec violence, et par une élasticité naturelle les dispersent à une grande distance. Quelques-unes, comme celles des mousses et des *fungus*, sont si ténues, que, légères et invisibles, elles voltigent avec l'air, et parcourent avec lui la surface du globe.

[Le règne animal lui aussi force notre admiration et montre bien la toute puissance, la sagesse et la bonté du Créateur,

souverain de l'univers]. Les uns, comme le mammouth, l'éléphant, la baleine, le lion, le crocodile, nous étonnent par leur énorme stature ou leur force prodigieuse ; d'autres nous surprennent par leur agilité, ou enchantent nos regards par la beauté et l'élégance de leurs couleurs, [par leur plumage, la rapidité de leur vol et leur facilité à se mouvoir dans les airs. D'autres encore parce qu'ils nous sont immédiatement utiles, indispensables, nous fournissant vêtements et nourriture et nous soulageant dans nos travaux tout au long de notre existence.

Comme il est admirable le fonctionnement de ces êtres autonomes soigneusement formés, comme il est complexe leur système ; et pourtant avec quelle constance une structure prévaut entre chaque tribu entre chaque espèce ! La cause de ce qui nous est donné à voir et à contempler est invisible, incompréhensible, comment peut-il d'ailleurs en être autrement quand nous ne pouvons voir l'origine ou la terminaison d'un nerf, d'une veine, alors que la matière ou le liquide se divise à l'infini. Nous admirons le mécanisme d'une horloge, un tissu de brocart comme résultant d'un ouvrage d'art ; ils méritent notre admiration et doivent éveiller notre estime pour l'artiste ingénieux qui en est l'auteur, mais la nature est l'œuvre de Dieu omnipotent ; un éléphant et même la terre entière n'est qu'une infime partie de sa création. Si la part visible, si la moindre partie matérielle de la création animale, est si admirable, harmonieuse et incompréhensible, qu'en est-il alors du système mental, de ce principe essentiel indicible qui l'anime de l'intérieur ? L'inimitable mécanisme qui lui donne le mouvement, mais aussi le pouvoir inné d'agir et s'exprimer doit être d'origine divine et immortelle.

J'ai conscience que l'opinion dominante parmi les philosophes distingue nettement l'entendement moral de la bête de celle de l'humanité, l'épithète est édifiante : c'est l'impulsion mécanique, que nous nommons instinct, qui les gouvernerait et les entraînerait à l'action sans préméditation et qui serait inférieure à la raison humaine. Mais les affections filiales et parentales semblent aussi ferventes, leur sensibilité et leur attachement réciproque aussi forts et fidèles que ceux qu'on peut observer dans la nature humaine.]

En voyageant sur la côte orientale de l'isthme de la Floride, et remontant dans un canot la branche sud de la rivière Musquito, nous remarquâmes, près des bords et sur les îles de la rivière, des ours¹ et des daims² : les ours mangeaient des fruits du petit *Chamaerops* nain rampant (ils sont de la grosseur et de la forme des dattes ; c'est un aliment très sain et très agréable). Nous aperçûmes ainsi dans la journée onze ours ; notre vue ne paraissait pas les effrayer le moins du monde. Le soir, mon chasseur, qui était un excellent tireur, dit qu'il en voulait tuer un pour en avoir l'huile et la peau ; car nous avions, à bord du canot, assez de provisions pour n'avoir pas besoin de leur chair. En ayant donc vu deux, nous gouvernâmes avec précaution pour les approcher, et nous gagnâmes la rive opposée, afin de nous avancer à l'abri d'une petite île, que nous tournâmes, jusqu'à un point d'où nous espérions avoir les ours à portée. Mais, trouvant alors que nous en étions encore trop éloignés, et voyant qu'il fallait absolument nous montrer, nous n'eûmes d'autre ressource que de nous approcher obliquement. À ce moyen, nous arrivâmes par degrés près de nos victimes sans qu'elles nous remarquassent. Lorsque nous fûmes à portée, le chasseur tira son coup, et étendit mort sur la place le plus grand des deux ours. L'autre, alors, ne paraissant nullement effrayé du bruit du fusil, s'approcha du mort, le flaira, le mania, et, semblant très affligé, commença à gémir et à regarder d'abord en l'air, puis de notre côté, puis se mit à crier comme un enfant. Tandis que notre bateau s'approchait, le chasseur rechargeait son arme, afin de tirer le second, qui était un jeune ourson ; l'autre était probablement la mère. Les cris continuels de cet animal privé de sa protectrice, m'affectèrent sensiblement : je me sentis touché de compassion ; et, me reprochant d'avoir

¹ Ours noir (*Ursus americanus*). Des études génétiques comparatives parmi les 16 supposées sous-espèces d'*Ursus americanus* n'ont pas encore été achevées à l'exception de celles qui nous intéressent dans ce livre. Ainsi, les ours dont parle Bartram ici, comme ceux qu'il rencontrera près du Mississippi et sur la rivière Amite, auraient été, il y a peu, classés respectivement dans les sous-espèces *Ursus americanus floridanus* et *Ursus americanus luteolis*, mais selon de récentes études, ils appartiendraient à la seule sous-espèce *U. a. floridanus*. (MW, T1, p. 491).

² Cerf de Virginie, *Odocoileus virginianus* Zimmerman.

été, en quelque sorte, complice de cette mort qui me parut alors une action cruelle, j'intercedai auprès du chasseur pour qu'il épargnât la vie de l'ourson. Mais mes prières furent inutiles ; l'habitude avait rendu cet homme insensible aux émotions des animaux : nous n'étions plus qu'à quelques toises de l'innocente bête ; il lâcha son coup, et coucha l'enfant sur le corps de la mère.

En observant, avec quelque attention, les animaux dans leur conduite, on trouve des exemples fréquents de réflexion, de prudence et de persévérance. Le lendemain du meurtre des ours, tandis que mes compagnons de voyage levaient nos tentes, et se préféraient à se rembarquer, je voulus faire seul une petite promenade botanique ; et, traversant un isthme étroit de monticules sablonneux, qui séparait la rivière de la mer, je parcourus une belle colline assez élevée, dont le sommet, couronné de palmiers, était environné d'un bosquet d'orangers. Cette colline, dont le pied était baigné d'un côté par les flots de la rivière Musquito, et de l'autre par les vagues de la mer, avait environ cent toises de diamètre, et semblait être en entier composée de coquilles marines. Je longeai la côte pendant environ un quart de mille, et je parvins à une forêt d'*Agave vivipara* : je donne le nom de forêt à ce groupe de plantes herbacées, parce que les hampes ou tiges de leurs fleurs avaient près de trente pieds de haut ; leurs sommités se divisaient symétriquement comme les branches d'un arbre pyramidal ; et ces plantes, très pressées l'une contre l'autre, occupaient un espace de plusieurs acres.

Lorsque leurs graines sont mûres, elles germent et poussent sur les branches mêmes jusqu'à ce que la hampe se dessèche et meure. Les jeunes plantes, alors, tombent par terre, se fixent dans le sable et y poussent des racines : la plante atteint une prodigieuse grosseur avant que la hampe parte de son centre. Après avoir contemplé ce magnifique bosquet, je m'approchai des buissons qui bordaient la rivière. Quoique nous fussions avancés dans le mois de décembre, les arbrisseaux aromatiques semblaient en pleine fleur. Le Myrte à larges feuilles, l'*Erythrina coral-lodendron*, le *Cactus cochenillifer*, le *Cacalia suffruticosa*, et particulièrement le *Rizophora conjugata*, qui bordaient l'eau salée de la rivière, et trempaient dedans leurs branches allongées, étaient couverts de belles fleurs blanches d'une odeur délicieuse, dont

de leur nectar. Le rusé chasseur conduisait son attaque avec toute la prudence, toute la circonspection et la persévérance d'un siminole qui guette un chevreuil¹. Il avançait à pas lents, détournés, se cachait à l'abri des feuilles ou derrière les tiges ; et, lorsqu'il voyait l'abeille occupée au fond d'une fleur, il faisait un saut pour s'approcher : mais, à l'instant, il se mettait hors de sa vue, se retirant derrière un rameau ou une feuille, et me regardait en même temps d'un œil fixe et perçant. Parvenu à deux pieds de sa proie, et voyant l'abeille attentive à sucer une fleur, le dos tourné de son côté, il s'élança sur elle, la saisit par le corps et les épaules, et, dans le moment, l'un et l'autre disparurent. Je crus d'abord que l'abeille avait emporté l'araignée : mais, à ma grande surprise, elles reparurent ensemble suspendues à l'extrémité d'un long fil élastique, que celle-ci, avant de sauter de sa dernière station, avait adroitement fixé sur la feuille d'où elle était partie. La rapidité du vol de l'abeille, qui cherchait à s'évader des griffes de son ennemie, permettait à peine à l'œil de les suivre ; mais enfin, fatiguée de tourner tantôt d'un sens tantôt de l'autre, au bout d'un demi-quart d'heure, entièrement épuisée par ses efforts et les blessures répétées de son bourreau, l'abeille perdit tout mouvement. Bientôt elle expira dans les serres de l'araignée, qui, remontant le câble qu'elle avait attaché, alla sous une feuille jouir du fruit de sa victoire, et peut-être, avant la nuit, servit elle-même de nourriture à un lézard ou à un oiseau.

[Les oiseaux sont en général des animaux sociaux et bienveillants, des êtres intelligents, ingénieux et versatiles. Cet ordre de la création animale se compose de nations diverses, de bandes ou de tribus, tels qu'on les observe selon leurs diverses anatomies, leurs habitudes variées, leur langage ou leur voix. Si chaque nation peut être subdivisée en de nombreuses tribus, elles conservent toutes une structure de base semblable et une certaine similarité de coutume de même qu'une sorte de dialecte ou de langage typique dont la tribu descend ou s'est séparée.]

J'appelle langage les notes qu'ils émettent communément lorsqu'ils sont occupés à manger, à nourrir leurs petits, lorsqu'ils s'appellent l'un l'autre, [ou lorsqu'un ennemi les menace. Les chants, quant à eux, semblent être une espèce

de composition musicale, qui ne s'exécute que par les mâles pendant l'incubation, probablement pour amuser la femelle, la distraire de leurs mélodies, la consoler des soins qu'elle prodigue et de la solitude de sa retraite tout en stimulant son inclination pour celui qu'elle a choisi]. C'est surtout dans les diverses espèces de la famille des grives, célèbres pour leurs chants, que l'on peut observer la vivacité, l'élan de leurs affections. Les matins de mai, la grive rousse, *Turdus rufus*¹ [se perche au sommet d'une tige d'aubépine, de pommier sauvage et autres haies arbusives, déployant tout son art du chant, elles rivalisent de variations vocales, non seulement dans le timbre, mais dans la modulation des sons. La voix de l'une est stridente, celle de l'autre pleine d'entrain, une autre encore ample et vibrante. Le moqueur (*Turdus polyglottos*) qui excelle, se distingue autant par ses vols que par ses chants, il se lance d'une tourelle avec la célérité d'une flèche, comme s'il tentait de rattraper son âme qu'il aurait rendue à la dernière note d'un chant aigu. Les forêts élevées résonnent de la symphonie de la grive des bois (*Turdus minor*).]

Dans certaines familles les femelles chantent aussi bien que les mâles ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans ces espèces, le mâle et la femelle se partagent les soins domestiques, et travaillent en commun à la construction des nids, à l'incubation des œufs, à la nourriture des petits, etc. etc. Le loriot, (*icterus* de Catesby), en est un exemple : la femelle de l'*Icterus minor* est plus belle et plus brillante que le mâle ; dans quelques espèces d'oiseaux, les adultes nourrissent et défendent des petits de leur propre espèce, ou d'autres que leurs parents ont abandonnés. Il paraît que tous les oiseaux, et même les granivores, se nourrissent principalement de substances animales.

Aux observations que m'auront fournies les animaux et les plantes, j'aurai occasion d'en joindre d'un autre genre sur des êtres bien plus dignes de notre attention, puisqu'ils sont nos semblables. Ayant beaucoup, dans mes voyages, fréquenté les Indiens de l'Amérique, j'ai pu [juger pour moi-même s'ils

¹ Il s'agit de la sous-espèce de l'Est du Moqueur roux (*Toxostoma rufum rufum*, *Eastern Brown Thrasher*).

méritaient les critiques sévères que leur adressent les blancs. Les Indiens n'auraient pas de civilisation. Sur ce sujet important, il sera nécessaire d'enquêter, de voir s'ils sont enclins à adopter les us et coutumes des Européens et si une telle réforme n'implique pas une contrainte ou le recours de moyens violents et, enfin, si une telle révolution est vraiment adéquate pour eux et par voie de conséquence pour l'intérêt général. J'ai été ravi de découvrir qu'ils étaient désireux de s'intégrer dans notre société civile comme religieuse. Il ne serait peut-être pas inutile que les gouvernements envoient des hommes de bonne volonté, en visiteurs amis des nations indiennes et de laisser à ces hommes le soin d'apprendre parfaitement leurs langues, de mieux connaître, les fréquentant avec amitié, leurs coutumes, leurs religions, leurs lois, de même que leurs traditions les plus anciennes comme celles qui ont cours aujourd'hui. Ces hommes, ainsi instruits et éclairés, seraient à même de juger avec pertinence et pourraient établir des rapports équitables, utiles à la législation des États Unis en train de se construire.

Mais je ne pense pas être à même d'imposer quoique ce soit de ce qui relève des affaires des états, et suis parfaitement conscient qu'une question aussi importante est très au-dessus de mes capacités. Seuls, le devoir et le respect que nous devons à la religion et la morale, comme la réparation de nos erreurs à l'égard du bien-être présent et futur de nos frères Indiens, m'amènent à évoquer ces questions. Elles ont peut-être plus d'importance que nous l'imaginons.]